

ANNE-ELISABETH D'ORANGE

LE ROYAUME PERDU

D' ERIN

LIVRE II
L'IMPOSTEUR

Emmanuel Jeunesse

Le Royaume perdu d'Erin

— Livre 2 —
L'imposteur

Anne-Élisabeth d'Orange

Le Royaume perdu d'Erin



— Livre 2 —
L'imposteur

Emmanuel Jeunesse





Je ne sais pourquoi j'ai reçu ce don de longue vie. Du temps du règne de Fergus, je n'étais qu'un jeune druide-barde avec un certain talent pour le chant et le récit. J'avais les faveurs du roi mais, allons ! pas plus que beaucoup d'autres. Je ne suis pas un être exceptionnel, issu des légendes que j'aime à raconter. Je suis né d'un homme et d'une femme qui n'avaient rien de plus ou de moins que n'importe quel parent. Mes sœurs, dont je peine aujourd'hui à me rappeler le visage et la voix, n'ont pas été gratifiées de plus d'années de vie que n'importe quelle femme ordinaire. Il m'arrive de m'interroger ainsi, de plus en plus souvent, et de supplier le ciel pour qu'il me donne une réponse. De crier farouchement : « Pourquoi ? ! » Je me surprends même parfois à guetter sur mon corps les signes du temps et à désespérer de n'y voir aucun changement. Je porte le poids de tant de deuils d'amis partis avant moi, d'hommes et de femmes que j'ai vus naître, vivre puis mourir. Je sais au fond de moi que mon temps ne se remettra en marche que lorsque l'Irlande aura retrouvé son roi légitime. Mon angoisse grandit quand je pense que ce moment ne viendra peut-être jamais. Serais-je condamné à errer sur cette terre de souffrance pour l'éternité ?

Je remonte le chemin de ma vie interminable et les visages de tous ces rois sans royaume défilent devant mes yeux. J'essaie de me remémorer leurs traits, leur caractère. Je me rends compte que j'oublie, que je les confonds entre eux. Certains ont été plus porteurs d'espérance que d'autres, dont l'existence a eu si peu d'influence sur le cours du temps que c'est à peine si je me rappelle leur nom. Mais aucun – de cela je suis sûr –, aucun n'a vu le début de sa vie égrainé de signes aussi prometteurs que ceux qui, depuis sa naissance, ont éclairé l'existence de Brann. Et, pendant un temps, j'ai renoué avec un espoir que je pensais disparu à jamais. Je me demande à présent si je n'ai pas fait preuve d'orgueil en m'y accrochant avec tant d'assurance. Oui, sa venue au monde a été saluée par les étoiles et oui, il a été gratifié d'un lien particulier avec sa terre. Durant des années, je n'ai plus douté. S'il devait approcher la Lia fail et la toucher, elle ferait entendre son cri. Je le lui ai souvent répété dans son enfance. Mais peut-être était-ce plus pour me convaincre moi-même que par réelle conviction. Je dois sortir de ce doux rêve dans lequel le temps, meilleur allié de l'oubli, m'a laissé. L'heure est venue. Il faut que j'affronte la réalité en face. Car un événement ancien a émergé du passé. Un événement que je croyais être le seul à connaître jusqu'ici et qui a gravé en moi un doute dont je n'ai jamais pu me débarrasser tout à fait.

C'était il y a si longtemps. Conall, le petit-fils de Fergus, et moi-même avons tenté le pari fou d'approcher la Pierre afin d'entendre son cri retentir. La domination bretonne sur le pays était récente et encore fragile. Notre idée,

Prologue

de laquelle nous ne parlâmes à personne, était d'unifier la rébellion autour de Conall. La légitimité de sa lignée devait éclater aux yeux de tous et seule la Pierre serait une preuve suffisamment éclatante. Nous échafaudâmes un stratagème compliqué, impliquant la mise en œuvre de mouvements de foule à l'occasion d'une grande réunion des rois et chefs de clan des cinq provinces. Aussi insensée qu'une telle expédition ait pu paraître, elle se déroula exactement comme nous l'avions prévu. Jusqu'à cet instant où, le cœur au bord des lèvres, Conall posa la main sur la Lia fail... elle ne répondit que par un silence d'outre-tombe. De tous les obstacles que nous avions pu imaginer, aucun ne concernait un mutisme de la Pierre. Dans le chaos que nous avions créé pour pouvoir approcher de la Lia Fail en toute discrétion, nous nous enfûmes comme des voleurs, tous deux rongés par le doute. Et nous fûmes à jamais responsables des nombreuses victimes de la répression bretonne, triste et unique résultat de ce que nous avons provoqué. D'un commun accord, nous décidâmes de ne révéler cela à personne et, quelques mois plus tard, Conall partit à la recherche de l'épée de Nuada. Nous ne le revîmes jamais. Alors, que penser ? Moi, le témoin doté de longue vie, avais-je failli à ma mission ? M'étais-je trompé ? Ou bien était-ce la lignée de Fergus qui n'était plus légitime ?

J'ai fait de longues recherches, je me suis entretenu avec les bardes les plus érudits. J'ai consulté toutes les archives que pouvait contenir Erin, jusqu'à celles de Tara, au cœur même du fort du roi Cormac, devenue le siège de la domination ennemie. Je ne sais pas si je suis arrivé à la bonne

conclusion. Elle m'a conduit vers d'autres questions dont je ne suis pas sûr des réponses. Et plus le temps avance et s'enfuit, moins je fais confiance à l'aboutissement de ces innombrables années de recherches et de réflexions. Il faut pourtant bien que je suive une piste. Alors je m'accroche à la déduction la plus probable qui a bien voulu s'extraire des méandres de ma cervelle. Fergus, emporté par son orgueil, a commis une faute en abandonnant son peuple. À moins qu'il en ait commis une plus grave encore, là-bas, dans les Îles au nord du monde, s'il les a jamais atteintes... Ces quatre îles aussi anciennes que les racines de la terre ont disparu depuis longtemps de notre vue à nous autres, pauvres mortels (oui, à cet instant précis de ma réflexion, je relève l'ironie de ces derniers mots dans ma bouche). Aucun Gaël ni aucun explorateur de tout le monde connu n'est jamais revenu de cette patrie originelle des Tuatha dé Danann. Contrées de trésors légendaires qui recèlent toute la connaissance de l'humanité, elles ont déjà donné aux hommes un fabuleux héritage, dont les éléments les plus iconiques étaient la propriété des rois-suprêmes. De l'île Falias venait la Lia fail qui se dresse encore à Tara. De Gorias, la lance de Lug, tenue à présent par le Premier Garde de Cynfor, comme le veut la tradition. Quant au chaudron de Dagda, de l'île Murias, il patiente dans la salle du trésor, relégué dans un coin comme une vulgaire marmite. Ne manque aujourd'hui que l'épée de Nuada de l'île Findias. Mais Fergus la portait bel et bien au côté lorsqu'il partit en mer avec ses meilleurs guerriers. « Toute la connaissance du monde, Damhain, le savoir de toute chose,

à portée de main ! Comment toi, le plus brillant de mes bardes, ne peux-tu pas comprendre mon désir irréprouvable d'y goûter ? De posséder ce pouvoir immense que ce trésor me procurerait ? De dépasser notre nature humaine ? » Je l'entends à nouveau, répétant ces mots, d'une voix exaltée, à chacune de mes objections. Pauvre idiot bouffi d'orgueil...

Oui, il ne peut y avoir qu'une conclusion logique, si l'on souhaite garder un peu d'espoir : la Pierre ne crie plus car la lignée doit réparer la faute de Fergus et partir en quête de l'épée des rois. Je n'ai jamais eu de mal à convaincre les ancêtres de Brann de la nécessité de retrouver l'arme de Nuada, tout en leur cachant que la Pierre ne criait plus. À quoi bon leur donner une raison supplémentaire de douter de leur mission ? Je ne prenais aucun risque puisque, depuis la mort de Conall, j'étais le seul à le savoir. Enfin, c'est ce que je croyais...

Voilà à quoi je pense, debout sur cette plage, tandis que la nuit se retire peu à peu. L'aurore est proche, pleine d'espoir. Le vent, qui a chassé la moiteur insupportable de ces derniers jours, pousse vers nous les barques de Brann et de ses hommes, enfin de retour sur leur terre. J'ai tant rêvé cet instant ! Mais le voilà pollué par mes sombres réflexions. Le roi débarque, accompagné de centaines de guerriers. J'aperçois Teagan, que je pensais ne jamais revoir en Irlande. Je les vois descendre, nombreux, organisés, solides, puissants, porteurs d'espoir. Je devrais me réjouir mais la crainte me ronge. Venue du Nord et parcourant déjà les clans du Sud, la rumeur du silence de la Pierre s'est répandue dans les cinq provinces. Celle de

l'existence d'un rival de Brann la suit de près. Comment vais-je pouvoir me tenir face au roi-suprême, qui ignore cela car je le lui ai caché ? Le voilà, à quelques mètres de moi. Dunchad, à mes côtés, me regarde, ému et troublé à la fois. Nous ne pensions pas que Brann viendrait avec autant de Mercenaires. Le roi-suprême a mis pied à terre. Il fait quelques pas et pose la main sur le sol.

La terre tremble, le vent hurle. Je ne sais plus que penser.

Première partie







Chapitre 1

Divisée depuis toujours en de nombreux royaumes et petits clans ordinairement unis sous l'autorité de Tara, l'Irlande n'avait eu de cesse de voir sa situation intérieure évoluer depuis l'invasion bretonne. Des dynasties s'étaient éteintes quand d'autres se maintenaient encore miraculeusement ; des comtés ou des clans avaient changé de main au gré des alliances et des ambitions politiques des uns et des autres, des circonstances ou de la volonté toute-puissante du trône breton. Ces bouleversements incessants et ces nombreuses divisions n'étaient sans doute pas étrangers à l'incapacité des rebelles à reprendre l'île à leurs ennemis, depuis plus de trois cents longues années.

La province de Muhman, privée de sa dynastie historique, était sous la gouvernance d'Alan ap Alawn, noble Breton et lieutenant fidèle de Cynfor. Il récoltait avec zèle les taxes de chacun des comtés dépendant de son autorité, pressurant une population qui lui vouait en retour une haine tenace. Au sud de Muhman se trouvait le riche comté de Corcaigh et sa capitale du même nom, surnommée la Rebelle car elle n'avait jamais courbé l'échine devant l'envahisseur. C'était sur ses côtes que Brann avait décidé d'accoster. Son

souverain, Tarlach mac Tairdelbach, le cœur gonflé d'orgueil et d'enthousiasme combatif, l'observait approcher de sa forteresse, suivi d'une longue procession d'hommes, de chevaux et de chariots.

Ce dernier avait hérité le torque de feu son père et le titre de roi de Corcaigh depuis peu. Il était jeune, grand et maigre. Le teint maladif, il avait de longs cheveux noirs assez raides retombant sur ses épaules. Il était aussi l'heureux époux d'une femme éblouissante qu'il adulait et qui portait leur premier enfant. Romantique et impulsif, il avait récupéré, avec le torque, les terres et le château de son père, les querelles qui l'opposaient au gouverneur breton Alan. Mais qu'importaient ces soucis, il était le premier à recevoir le roi-suprême, enfin de retour en Irlande. Son nom et celui de son comté entreraient de plain-pied dans les chansons épiques. C'était si exaltant ! Déjà, depuis quelques jours, la garde Fianna s'était rassemblée en sa demeure, prête à retrouver son roi. Si son épouse, Aeb, s'était plainte de la promiscuité soudaine avec tous ces guerriers et de la diminution drastique de leurs réserves de nourriture, lui n'avait cure de ces quelques désagréments. Il songea à son père et à la réputation de son comté et de sa ville. Il serait le digne souverain de la Rebelle. Il s'en était fait la promesse sur le lit de mort de Tairdelbach.

Lorsque, quelques semaines plus tôt, le druide-barde Damhain lui avait rendu visite, il avait trouvé une première occasion pour mettre en pratique sa résolution.

— Le roi-suprême s'apprête à faire son retour, lui avait révélé le fili. Votre demeure me semble la plus adaptée pour

le recevoir et pour accueillir la garde Fianna et les seigneurs rebelles qui voudront bien se mettre à sa disposition.

— C'est un honneur pour moi, Damhain, avait-il répondu.

— Il sera sans doute accompagné de quelques guerriers. Pensez-vous être en mesure de recevoir autant de monde, avec tous les inconvénients que cela comporte en termes de place, denrées... ?

Trop heureux de l'insigne privilège qui lui était accordé, Tarlach avait balayé ces vulgaires questions d'un geste, ce qui lui avait valu le soir même une crise de colère de sa chère et tendre épouse. Il s'en serait bien passé mais elle n'avait pas entamé son enthousiasme à l'idée de recevoir Brann mac Broen et ses guerriers. À présent que ce moment était proche, il ne pouvait que se réjouir. Car le roi ne venait pas avec quelques soldats mais avec des centaines, parmi les plus aguerris de toute la Celtie ! Qu'importaient les récentes rumeurs qui semaient le trouble chez ses chefs de clan, le roi-suprême arrivait et il serait le premier souverain irlandais à le recevoir.

— Regarde donc, ma tendre aimée, dit-il à son épouse qui n'avait cessé de se plaindre ces derniers jours. Vois donc cette source d'espoir formidable ! Nous vivons des instants historiques ! Père se réjouirait sûrement autant que moi.

Son aimée, qui n'avait guère le regard tendre en cet instant précis, considérant sa taille de future mère, ses chevilles gonflées, ses maux de dos, les réserves quasi vides de ses greniers et les rires gras et lourdauds des nombreux guerriers qui avaient envahi chaque pièce, salle, couloir de sa demeure, ne put que rester coite. Son époux était si

peu compréhensif ! Pour un homme en totale adoration devant sa femme, cela dépassait le sens commun. Sans oublier cette insouciance dont il faisait preuve, à la limite de l'inconscience, qui les mettait, elle et leur futur enfant, en danger. Pour le moment, semblait-il, rien de tout cela n'était parvenu aux oreilles d'Alan ap Alawn. Mais comment un tel déploiement de bateaux et de troupes pourrait-il rester longtemps inaperçu du seigneur breton ? Pis encore, et si les Traqueurs eux-mêmes intervenaient ? Quelle folie de prendre de tels risques pour ce Brann dont, après tout, on ne savait pas grand-chose, si ce n'était ce que Damhain en disait ? Elle aussi avait entendu les rumeurs... Son mari n'avait-il donc aucune considération pour elle, surtout dans son état ? Que lui importaient la rébellion, les Fianna et ce roi-suprême (selon ses prétentions, du moins) ! Mais Tarlach, d'habitude si sensible à son bien-être, l'avait à l'évidence reléguée au second plan ces derniers temps.

— Je pense que j'ai bien fait de ne pas suivre Dunchad à la rencontre des bateaux, continua Tarlach. Accueillir le roi à l'entrée de la forteresse, avec le gros de la garde Fianna, sera beaucoup plus solennel, ne penses-tu pas ?

Aeb demeura silencieuse, ce qui ne gêna aucunement son mari. Il poursuivit :

— Les messagers n'ont rien exagéré, ils sont des centaines !

Son épouse le rejoignit alors à la fenêtre et observa à son tour la longue file d'hommes, de chariots et de chevaux qui s'acheminaient paisiblement vers Blarnan.

— Eh bien, conclut-elle d'un ton sec, j'ose espérer que tous ces tonneaux contiennent leurs propres provisions !

Chapitre 1

Car, tout roi que tu es, Tarlach, il ne me semble pas que tu aies acquis le don de multiplier la nourriture et la boisson !

Tarlach ignora la remarque acerbe et pourtant fort juste de sa femme. Il ajusta son tartan, épousseta ses brogues, prit l'air le plus martial et cérémonieux possible et proposa son bras à Aeb. Celle-ci soupira mais l'accepta et le couple sortit accueillir ses hôtes. Ils traversèrent la vaste salle qui donnait sur une grande esplanade dominant la route du donjon. Blarnan était une haute et froide bâtisse carrée. Sa simplicité brute la rendait particulièrement imposante. Construite au sommet d'une colline, elle culminait sur les marais et les prés environnants et était visible à des lieues à la ronde. De son sommet, on pouvait admirer les innombrables troupeaux de moutons à tête noire, principale richesse du comté. Au sud, en suivant la rivière An Laoi qui traversait Corcaigh, le regard se perdait vers la mer et son horizon infini.

Derrière Tarlach et Aeb, leurs propres guerriers et les Fianna s'assemblèrent. Devant eux, les premiers cavaliers apparurent. Trois venaient en tête, de front. Tarlach reconnut Damhain, à droite, vêtu comme à son habitude de sa vieille robe bleue de fili, toute rapiécée. Illustration vivante de la constance, son visage n'avait pas pris une ride, ni sa barbe le moindre cheveu gris. À gauche se tenait Dunchad. Devenu une véritable légende depuis qu'il avait libéré le jeune Brann des mains bretonnes, il s'était imposé comme le chef incontestable de la nouvelle garde Fianna. Il s'était appliqué toutes ces années à la reconstituer dans l'attente du retour du roi-suprême. Contrairement à Damhain, sur lui, le temps avait laissé ses marques. Grand et carré,

il s'était légèrement voûté et sa chevelure tirait à présent plus sur le gris que sur le brun. Tarlach songea que, malgré tout, la venue du roi-suprême lui avait donné un regain de jeunesse.

Entre eux se tenait un guerrier que Tarlach n'avait encore jamais rencontré bien que son identité fût évidente. Le souverain de Corcaigh s'était construit une image bien précise de Brann mac Broen et, à présent qu'il se tenait enfin devant lui, il ne put s'empêcher d'être déçu. Le jeune homme était certes grand et bien bâti, exprimant par ses gestes toute la vigueur de la jeunesse. Mais il était vêtu de simples vêtements ternes qui rappelaient furieusement les tuniques des Traqueurs, ne portait ni torque ni tresses, ses cheveux simplement ramenés en queue-de-cheval. Où était le tartan aux sept couleurs des rois ? Et n'avait-il point de héraut pour l'annoncer au son des carnyx ? On murmura derrière lui et il sut qu'il n'était pas le seul à avoir de telles pensées. Quoi, c'était donc lui, le roi-suprême qui avait fait trembler la terre rien qu'en posant la main sur le sol, comme le racontait déjà la rumeur ? Lui, le descendant de Fergus ? Il avait peine à le croire. À son bras, Aeb fit la moue et murmura :

— Drôle de compagnie qui nous arrive là d'Armorique.

Le gros des troupes des Mercenaires se pressait en effet derrière Brann, tous vêtus, comme lui, de leurs habituelles saies et braies vert brun qui dissimulaient à l'œil superficiel leur puissance guerrière. Puissance que Tarlach n'ignorait pas. Leurs faits d'armes avaient traversé la mer. On racontait que leurs rites de passage étaient semblables aux anciennes

traditions initiatiques des Fianna, du temps de Finn mac Cumhaill, épreuves que la garde royale avait elle-même abandonnées depuis des siècles. À première vue en tout cas, ils étaient loin de l'image qu'il s'en était faite. Toutefois agacé que son épouse exprime si bien sa déception, il répliqua :

— Tu as devant toi les plus fameux guerriers du monde connu, ma douce, sois donc rassurée.

— Pourquoi devrais-je être rassurée ? siffla-t-elle entre ses dents. Tu sais bien que je me moque de la politique comme d'une guigne !

Tarlach l'ignora et afficha son sourire le plus chaleureux. Il salua les nouveaux arrivants d'un plongeon qu'il espéra le plus majestueux possible.



Madenn, recroquevillée au fond d'un tonneau, la bouche plaquée contre une fente, tentait d'aspirer le peu d'air qui y passait. Les yeux rouges et secs d'avoir tant pleuré et la gorge douloureuse d'avoir tant crié, elle songea que si ce devait être sa fin, même le meilleur barde du monde connu n'y trouverait matière à aucune chanson triste. Ou comique car, après tout, sa situation était plus que ridicule. Non, vraiment, aucun fili, aucun aède n'accepterait de mettre en vers une telle histoire. « Ainsi mourut la princesse Madenn, fille du roi Scaët d'Armorique, coincée et oubliée dans un tonneau vide, quelque part en Irlande. » Ça ne valait rien. Même si l'on ajoutait que ç'avait été par amour. Qui voudrait d'une telle romance ?

Elle avait pourtant si bien commencé, dans les lueurs d'or et de feu du soleil couchant, enflammant le port d'Ys, un lointain soir d'été. La jeune fille sourit tristement, se laissant emporter par ses souvenirs. Tout se mélangeait : les instants heureux partagés avec Leag, ses désirs (ses caprices, dirait-il) de liberté, cette sensation d'étouffer dans le bonheur confortable d'une vie pleine d'amour et sans nuages, sensation qui s'effaçait lorsqu'elle était avec lui. Comme elle avait aimé sa joie de vivre, ses facéties, sa vivacité d'esprit, ses idées folles et son intrépidité, son visage si expressif qu'on y pouvait lire la moindre de ses émotions. Comme elle chérissait ces souvenirs de lui, jeune homme indépendant, sans attaches, riant de tout mais cachant difficilement ses émois lorsqu'il l'apercevait. Son sourire se transforma en un pli amer. Ah, il s'était bien joué d'elle. Le fantasque Mercenaire s'était transformé en serviteur fidèle de son roi en un claquement de doigts ! « Idiote que tu es, s'admonesta-t-elle, idiote stupide, folle ! Il a toujours fait passer Brann avant toi ! Tu le lui reprochais assez souvent. Et pourtant, pourtant... » Des larmes coulèrent à nouveau sur ses joues. Oui, pourtant, elle avait décidé de le suivre.

Comme elle avait exulté, il y avait quelques nuits, lorsque son pied léger avait touché le pont d'un des currachs amarrés à quelques encablures de Meneham, le port qui faisait face à Ys. Elle s'était tournée, triomphante, vers sa ville natale, brillant de mille feux d'or et d'argent qui se reflétaient dans la mer calme. Ys la Belle, ancrée là depuis des siècles, rassurante, enracinée, immuable. Elle l'avait admirée dans sa beauté puis méprisée dans un rejet soudain de son ancienne

vie, qu'elle jugeait petite, étriquée et étouffante. Elle s'était attardée quelques instants, tandis que des éclats de voix et le pincement d'une harpe portés par la brise avaient atteint ses oreilles. Elle les avait observés là-bas, installés entre les rochers de la plage, ombres mouvantes autour des foyers couronnés d'étincelles, tous réunis dans un dernier festin d'adieux. Sa famille, les Mercenaires, Leag... Son cher Leag. Puis elle s'était détournée brusquement pour descendre dans les entrailles obscures du bateau. Elle avait passé le voyage d'Armorique à Erin ainsi, cachée au fond de la cale. Puis, avertie de leur arrivée imminente en Irlande par quelques mots échangés par deux hommes, elle s'était dissimulée dans un tonneau d'eau vide. Les heures suivantes avaient été pénibles et bien longues dans cette position inconfortable. Elle avait été ensuite brinquebalée sans douceur vers une destination inconnue, la peur au ventre d'être découverte trop tôt et renvoyée chez son père par le premier bateau en partance pour le sud. Elle avait patienté longtemps, inquiète, avant de se décider à pousser le couvercle de son tonneau. Mais alors, elle avait eu beau forcer, il n'avait pas bougé. Fermement et désespérément fixé au-dessus de sa tête, le couvercle transformait sa cachette en piège et bientôt en tombe. Elle avait hurlé, tapé, puis gémi et pleuré. Elle avait supplié et frappé encore de ses poings, griffé de ses ongles les parois de sa prison. À la fin elle avait murmuré son nom, encore et encore, celui de l'homme pour qui elle avait fui sa petite vie confortable. Elle l'avait appelé, sanglotant qu'il devait venir la chercher, qu'il devait sentir dans son cœur qu'elle répétait son nom inlassablement. Mais Leag n'était pas venu.

Elle tenta d'aspirer une grande bouffée d'air, tendit l'oreille, dans le vain espoir d'entendre un bruit, une présence extérieure, de voir arriver une aide quelconque. Mais seule sa respiration difficile rompait le silence. Elle sombra peu à peu dans un état semi-conscient où ses pensées erraient vers des temps plus anciens et plus heureux.

Avec une soudaine précision qu'elle ne parvint pas à trouver étrange, elle se revit, arpentant le long couloir orné de tapisseries du palais de Scaët. La voix pontifiante de son frère Bodmaël résonnait à ses oreilles. Il la précédait, ses bras indiquant çà et là sur les murs, dans de grands gestes, tel héros d'Armorique ou d'ailleurs, finement tissé de tons verts, gris, bleus et dorés. Elle se retourna et elle vit Leag, tel qu'il lui était apparu alors, petit Irlandais en exil. Le nez en l'air, exprimant sans honte le plus parfait ravissement, le garçon avait admiré un anguipède marin surgissant de flots déchaînés, sa queue de serpent se déroulant derrière lui ; puis la tête de cheval d'un each uisge au milieu des eaux vert sombre d'un loch de Calédonie ; ou encore la gueule énorme et béante de Ketos s'apprêtant à dévorer Andromède. Il avait frissonné et s'était détourné pour regarder en face les traits délicats et les longues et blondes chevelures de nykrs nordiques bercées par la douceur d'un calme ressac. À moins que ce ne fût par le chant de la belle Loreleï qui, du haut de son rocher, attirait les marins de Germanie par les accents séducteurs de sa voix ? Il s'était arrêté, se rappela-t-elle, plus longtemps devant la finesse des traits de la belle fée légendaire, sa chevelure de soleil et ses yeux bleus délicatement élaborés, point après point, par de petites mains

habiles. Il avait ensuite déclaré, tout rougissant, qu'elle lui ressemblait drôlement. Elle avait ri puis, l'attrapant par la main, l'avait entraîné plus avant.

— Regarde, avait-elle dit devant une nouvelle tapisserie, que dis-tu de celle-ci ?

Madenn, prête à sombrer définitivement dans l'inconscience, épuisée, assoiffée, en manque d'air, songea alors qu'il était temps qu'elle passât à un autre souvenir, celui-là devenant agaçant. Mais la scène continua de se dérouler dans son esprit affaibli. Elle se souvenait précisément du simple « oh » ému de Leag puis de la voix de Brann, dont elle ne savait rien alors, murmurant dans un souffle :

— Finn mac Cumhaill et le saumon de la sagesse...

Le héros irlandais dont Brann et Leag, en bons Gaëls, avaient entendu l'histoire maintes et maintes fois, tournait vers eux ses yeux gris étincelants tissés de fils d'argent. Les mains habiles de l'artiste étaient parvenues à leur donner cet air de sagesse infinie que le héros avait acquis après avoir mangé le Saumon, énorme de tous les savoirs du monde connu. Madenn observa la scène avec des yeux neufs, comme une aveugle qui aurait soudain recouvré la vue. Les mots de Brann, suivis d'un long silence, et l'air soudain grave de Leag, se détournant du héros pour observer son ami... Déjà, à ce moment, alors qu'ils se connaissent à peine, il avait dévoilé cette facette de lui qu'elle ne soupçonnait pas : ce dévouement insupportable, cette fidélité proche de l'esclavage pour son cousin et tout ce que son nom et son rang représentaient. La colère qu'elle ressentit à cet instant lui rendit tous ses esprits. C'est alors qu'elle entendit, étouffés

mais bien réels, des bruits de pas et des voix. Alors, rassemblant ses dernières forces, elle cria et tapa à nouveau dans une tentative désespérée de quitter enfin cette prison qu'elle s'était elle-même construite.

Dans un grincement libérateur, le couvercle du tonneau s'ouvrit et la jeune fille ferma les yeux, aveuglée par la lumière soudaine.



Depuis que Brann avait posé le pied sur sa terre natale, la réalité des conditions de vie de son peuple lui sautait au visage. Moins violentes que ses visions cauchemardesques mais ô combien plus réelles, la pauvreté, la misère et la résignation d'un peuple fatigué s'étaient étalées sous ses yeux. Cela avait commencé à son arrivée à Blarnan, lorsqu'il avait avisé les traits émaciés, les vêtements usés et les équipements de mauvaise qualité de la garde Fianna. Elle s'était tenue au complet devant lui : une cinquantaine d'hommes, à peine plus. C'était peu, en dix ans, mais en l'absence du roi-suprême, Dunchad n'avait pu faire mieux. Le drame de la forêt de Sligh avait tant marqué les esprits qu'ils étaient rares, ceux qui acceptaient cette vie de fuite perpétuelle sans la moindre assurance de succès. Face aux Mercenaires, malgré la simplicité voulue de leur uniforme, aucun Fian ne supportait la comparaison. Il n'était pas besoin d'être grand druide pour deviner qu'il en allait de même de leur entraînement et de leur puissance guerrière. Brann se demanda à quel point la vieille garde Fianna, sacrifiée au combat depuis

tant d'années, avait pu se sentir humiliée à leur arrivée. Car les Mercenaires étaient non seulement puissants, mais aussi infiniment plus nombreux. Dunchad, malgré sa joie de revoir son roi, n'avait pu cacher son inquiétude. À n'en pas douter, il se sentait menacé... Brann en avait éprouvé une forme de honte, comprenant qu'il avait vécu dans l'opulence et la sécurité en exil. Dunchad et ses hommes n'avaient pas à rougir. Oui, la réputation guerrière des Mercenaires n'était plus à faire, mais ils avaient eu l'existence facile et avaient choisi leur vie de combats et d'aventures. Les Fianna, eux, n'avaient pas le loisir de s'entraîner et rencontraient toutes les peines du monde à s'équiper, voire à se nourrir convenablement. Qu'en serait-il des guerriers de Teagan, le capitaine des Mercenaires, face à ces nouveaux défis ?

À présent, chevauchant de concert avec Tarlach, il pouvait juger des conditions de vie du peuple lui-même, seigneurs ou paysans. Après l'avoir accueilli, le jeune roi lui avait proposé de faire un tour en sa compagnie.

— Mes chefs de clan seront présents ce soir pour vous faire leur hommage. En attendant, nous pourrions chevaucher un peu ensemble. Je pourrais vous dire tout ce que je sais de la situation en Irlande. Vous raconter notre vie ici.

Brann avait acquiescé et ce qu'il voyait ou devinait de l'état du comté n'était guère réjouissant. Pourtant, cernant Blarnan, Corcaigh et les villages alentour, les champs cultivés étaient nombreux. La terre était bonne par ici. Plus au nord s'étendaient des forêts giboyeuses et les pâturages n'étaient pas en manque de troupeaux de moutons. Depuis la petite colline où leurs montures les avaient menés, les

deux hommes apercevaient quelques barques de pêcheur bercées par le fleuve et, un peu plus loin, la mer sur laquelle les currachs aux voiles blanches s'éloignaient, déjà repartis pour l'Armorique. La ville même, idéalement située pour le commerce et le comté, bénéficiait d'un climat doux en hiver. Brann se détourna de l'immensité bleue pour regarder vers les terres qui s'étendaient à perte de vue, au nord.

— Les frontières de mon comté sont trop éloignées pour que nous puissions les apercevoir d'ici, expliquait fièrement Tarlach. C'est que nous sommes toujours parvenus, nous, rois de Corcaigh, à maintenir intact l'héritage de nos pères. Pour combien de temps encore ? Je ne sais, l'étau se resserre. L'usurpateur du trône des Eoganachta, Alan ap Alawn, lorgne de plus en plus de ce côté.

Tandis que Tarlach parlait, Brann l'observait. Il portait le tartan de son clan et un torque d'or autour du cou. Mais le cuir de ses bottes était usé et il avoua n'avoir jamais, de sa vie, goûté de vin gaulois.

— Nous ne mangeons pas de viande tous les jours et gardons les meilleurs morceaux pour les femmes et les enfants. Si l'on veut que les plus faibles supportent la mauvaise saison, il faut qu'ils soient convenablement nourris, vous comprenez. Mais nous sommes solides, ici, et l'air est bon.

— Pourtant, vos terres semblent fertiles et le commerce de Corcaigh, florissant, objecta Brann. Comment est-il possible que vous en soyez rendus à cette misère ?

— Les taxes, bien sûr, répondit Tarlach, la voix tremblante d'indignation. Les Bretons nous prennent tout ce

qu'ils peuvent sans pour autant que nous mourions de faim. Tout prétexte est bon pour réclamer toujours plus et la guerre contre les grugachs est le dernier en date. Nous n'avons pas le choix : c'est ça ou ils prennent les jeunes garçons pour travailler dans les mines. Et personne ne revient des mines. C'est ainsi que cela se passe partout en Irlande, dans les cinq provinces, hélas. Le Connachta est peut-être plus libre. Les terres et le climat y sont rudes et le rendent moins prospère. Mais à présent, il leur faut s'occuper des gobelins. Finalement, je doute que leur situation soit meilleure que la nôtre.

Tarlach était disert. Brann l'écouta en silence, méditant chacune de ces informations, toutes plus déprimantes les unes que les autres. Pourtant le jeune seigneur devisait avec bonhomie, le sourire aux lèvres, comme si rien de ce qu'il subissait avec ses sujets n'avait de prise sur lui. Il se montra même au bord de l'explosion de joie lorsque les digressions de la conversation l'amènèrent à évoquer son épouse et leur futur enfant. Il était si Irlandais : à la fois fataliste et batailleur, riche d'aspirations élevées et plus bavard qu'une pie. Brann vit que sa longue absence dans la peau d'un autre l'avait éloigné de la réalité que vivaient les Gaëls. Si ses visions lui avaient fait sentir jusque dans sa chair la violence de leurs souffrances, il n'avait aucune idée de ce qu'était leur quotidien, leurs joies et leurs espoirs. Ils naissaient, grandissaient, fondaient des familles. Ils se battaient pour elles, chaque jour. Ils cultivaient la terre ou partaient, comme leurs pères, pêcher au petit jour ; ils travaillaient le bois et le fer ou parcouraient les routes et les marchés. N'ayant guère de temps ni d'énergie

à consacrer à des causes qui les dépassaient, les chefs de clan se battaient pour les quelques fermiers, guerriers et familles vivant sous leur protection. Tarlach lui-même, tout roi de Corcaigh qu'il était, déclara sans ambages, la plus honnête franchise se lisant sur son visage :

— Nous attendons beaucoup de vous. Il nous est difficile, malgré le travail des Fianna et de Damhain l'immortel, de juger de notre capacité de rébellion et donc de faire quoi que ce soit de vraiment utile. Les alliances vont et viennent, certains trahissent, d'autres se rallient. Il est compliqué de se faire confiance, les chefs sont divisés, les comtés basculent dans un camp ou dans l'autre en moins de temps parfois qu'il n'en faut pour le dire. Et puis il y a ces Traqueurs et leurs espions. Ils s'infiltrèrent partout et ont la main aussi généreuse que cruelle. Eux ont les moyens de payer des informateurs, de s'entraîner, de s'armer. Ils disposent de bons chevaux et mangent à leur faim. Et ils ont un chef redoutable.

Tarlach se tut quelques instants, hésitant à ajouter quelque chose. Puis il reprit :

— Enfin, j'imagine que la situation que je vous décris a toujours été plus ou moins la même depuis que nos ennemis ont pris possession de nos terres.

— Pourtant, affirma Brann, les yeux droits dans ceux de Tarlach, à chaque nouvelle génération, à chaque nouveau descendant de Fergus, il se trouve des gens comme vous pour garder espoir.

— Il le faut bien, ou ce serait la fin de l'Irlande. Pour ma part, la lutte pourrait être éternelle et inutile que je la continuerais quand même. Ne donne-t-elle pas toute sa valeur à

notre vie, aussi humble soit-elle ? Le combat pour la terre... Même si aucun roi n'a pu reprendre son trône jusqu'ici, nul ne nous a jamais abandonnés. N'êtes-vous pas là, à mes côtés, revenu d'Armorique, accompagné des meilleurs guerriers de Celtie ? Si nos souverains se battent, nous nous battons ! Que la honte me submerge si je dois baisser les bras alors que vous êtes debout.

Brann songea que c'était plutôt à lui de se sentir honteux. Ne les avait-il pas abandonnés toutes ces années, les oubliant dans le tourbillon des honneurs que recevait Finn, le Mercenaire aux nombreuses prouesses ?

— Je vous sais gré de vos paroles, plus que vous ne pourriez le croire, avoua Brann. Mais je ne suis pas revenu pour une « lutte éternelle et inutile ». Tout cela n'a que trop duré. Ce qui se passe dans le monde connu, les grugagachs, les guerres qui se profilent, les monstres oubliés qui ressuscitent... Cette situation ne manquera pas d'ébranler la puissance de Peredur. Nous en profiterons.

Le visage de Tarlach se troubla. Brann reprit :

— Mon discours vous étonne ?

— Je peux vous parler franchement ? hésita le roi de Corcaigh.

— Évidemment.

— Vos paroles sont à la fois pleines d'espoir et bien peu épiques.

Brann rit franchement :

— Je suis quelqu'un de très pragmatique, terriblement terre à terre. Je gage que vous vous entendriez bien avec Ulick, notre fili. Il a bien plus le sens de l'épopée que moi.

Tarlach sourit à son tour avant d'ajouter :

— Tout de même, seigneur, si je puis me permettre un conseil, n'oubliez pas l'enthousiasme, la légende, le décorum. Les gens en ont besoin...

Il hésita à nouveau.

— Je vous en prie, continuez. Je veux savoir ce que vous avez à dire. Car j'ai beau être l'héritier de Fergus, ce serait folie d'ignorer l'avis de qui que ce soit. Le vôtre, roi de Corcaigh la Rebelle, a sans aucun doute grande valeur.

Tarlach se sentit flatté tout en sachant que c'était là la pensée profonde du roi-suprême.

— Vous ne ressemblez pas à un roi, osa-t-il alors. Vous ne portez ni torque ni tartan. Or, je suis persuadé que la représentation est nécessaire dans votre combat.

Brann, surpris par cet aspect de sa fonction auquel il n'avait jamais songé, n'eut pas le temps de répondre. Un cavalier menant grand train se dirigeait vers eux, agitant la main. C'était Dagan, un de ses meilleurs Mercenaires.

Le regard bleu allumé d'une étrange lueur que Brann ne parvint pas à déchiffrer, Dagan leur apprit qu'ils étaient attendus. Les chefs de clan s'étaient rassemblés dans la grande salle de Blarnan où un souper serait servi. Le soleil était plus bas à l'Ouest, descendant lentement vers la ligne d'horizon. Toutefois, à cette période de l'année, il n'était pas encore prêt à se coucher. Les deux hommes suivirent le nouvel arrivant et mirent leurs montures au petit trot. Le guerrier se laissa dépasser par Tarlach et approcha de Brann.

— Je te préviens, glissa-t-il de manière à n'être entendu que de lui, une drôle de surprise t'attend à Blarnan. Le souci,

c'est que tous les chefs de clan du coin sont ici, alors je préfère te mettre en condition, que ça ne devienne pas une affaire d'État.

— Comment ça, une drôle de surprise ? Tu ne peux pas être plus clair ? siffla Brann entre ses dents.

— Disons qu'une passagère clandestine a voyagé avec nous, a été découverte par des hommes de notre hôte et qu'il s'en est fallu de peu qu'elle ne se retrouve enfermée pour espionnage. Heureusement, Damhain et Teagan ont pu attester de son identité.

— Je t'ai dit : « Plus clair », il me semble.

Comme ils arrivaient à la forteresse, Dagan eut un geste d'excuse et un mouvement de tête vers l'entrée. Aeb, l'épouse de Tarlach, venait à leur rencontre, un petit sourire narquois sur le visage. Derrière elle se tenait une de ses suivantes qui gardait la tête baissée, si bien qu'on ne pouvait apercevoir que les tresses dorées qu'elle portait remontées sur la tête.

— Les chefs de clan vous attendent, mon seigneur, dit la reine en s'inclinant. Ils ont hâte de vous faire leur hommage et de vous assurer de leur fidélité.

Aeb se tourna vers sa suivante et lui prit le bras.

— Allons ma chère, retournons à notre place. Nous y serons bien mieux pour attendre la fin de toutes ces cérémonies et le souper !

Dans un bruissement de robes, les deux femmes entrèrent et Brann pu voir, l'espace d'un instant, le visage de l'autre jeune femme. Elle intercepta son regard et ses yeux outremer brillèrent d'une lueur de défi tandis que Brann restait estomaqué. Madenn, c'était Madenn, il en

était certain ! Que faisait-elle ici, par tous les gobelins de la terre ? Dagan l'informa alors :

— Son identité révélée, notre hôtesse s'est prise d'affection pour elle et les voilà meilleures amies. N'est-ce pas merveilleux, cette solidarité féminine ?

Puis, voyant que Brann n'était pas du tout porté à la plaisanterie, le guerrier se tint coi et se contenta de s'effacer pour laisser son seigneur entrer dans la grande salle de Blarnan, à la suite de Tarlach.

De nombreuses tables avaient été dressées sur les côtés, entre les piliers de pierre qui soutenaient la haute voûte de la salle. Tout au bout, sur une estrade, se tenait la chaise sans dossier qui servait de trône au roi de Corcaigh. Des sièges plus bas avaient été installés autour. Aeb y avait déjà pris place, l'excuse de sa grossesse lui ayant permis de s'asseoir avant que leur hôte de marque ne fût lui-même installé. Tarlach se tourna vers Brann et, sans un mot, lui indiqua son propre siège avant de se tenir debout à côté. Un poids pesant soudain sur son cœur, Brann remonta la salle en direction du trône de son hôte, suivi par le murmure curieux de tous ceux qui l'apercevaient pour la première fois. Devant sa place, il se retourna puis demeura debout, face à la foule rassemblée pour lui dans la grande salle de Blarnan. Elle le dévisageait, curieuse, mais aussi tendue. Le jeune homme éprouva alors une étrange tension, pas vraiment hostile mais assez méfiante. Il s'assit sans se sentir soulagé pour autant.

Damhain s'avança et, de sa voix forte et profonde, il déclama :

Chapitre 1

— Roi Tarlach du comté de Corcaigh et vous tous, chefs de clan ! Dunchad, capitaine de la garde Fianna, et vous tous, ses guerriers ! Voici Brann mac Broen, roi-suprême d'Irlande, seul et unique héritier légitime du trône de Tara. Moi, Damhain, druide-barde au service des rois-suprêmes depuis Fergus lui-même, je l'affirme et je viens lui jurer fidélité.

Il se tourna vers Brann et mit le genou à terre, poing serré sur la poitrine. Puis, des replis de sa robe, il tira une longue épée qu'il présenta, nue et à plat, sur ses mains. Le jeune homme étendit les paumes sur la lame froide du fili, les mains au-dessus des siennes, et répondit :

— Je reçois ton serment, puisse-t-il nous lier jusqu'à la mort.

Le regard du barde brilla d'un éclat singulier, transperçant. Brann retira ses mains et Damhain se releva. Dunchad s'apprêta alors à prononcer à son tour son serment de fidélité quand, dans la foule, une voix s'éleva :

— Pourrais-tu nous prouver tes dires, fili ? On dit que tu nous trompes depuis toujours, que ces hommes que tu nous présentes à chaque génération en tant que roi-suprême ne sont pas reconnus par la Lia fail.

Des murmures s'élevèrent de chaque coin de la salle. Dunchad s'agenouilla à son tour devant un Brann quelque peu sidéré par ce qu'il se passait. De sa voix la plus puissante, le capitaine des Fianna déclara, articulant chaque mot comme si sa vie en dépendait :

— Moi, Dunchad, capitaine de la garde Fianna, je jure fidélité à Brann mac Broen, tel que je le fis jadis à son père.

Les mains moites, le visage brûlant et le cœur à l'envers, Brann posa les mains sur la lame nue de Dunchad. Il croisa son regard brun et y lut une résolution implacable.

— Je reçois ton serment, puisse-t-il nous lier jusqu'à la mort.

Le silence qui suivit ses paroles fut à nouveau brisé.

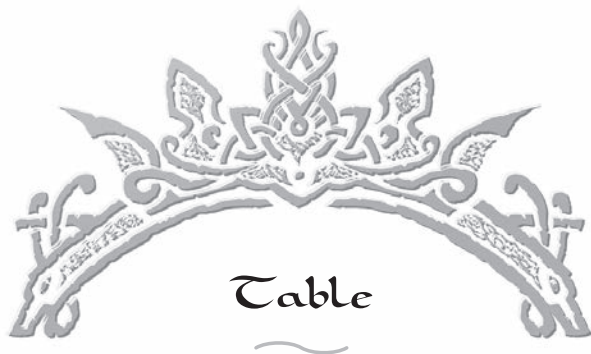
— Eh bien, fili ! As-tu peur de parler ?

La rumeur gronda comme un orage lointain qui se rapprochait. Elle gagna tout autant les chefs de clan, circonspects, que les Fianna, ébranlés, et les Mercenaires en colère. Leag serrait les poings et Teagan, machinalement, avait posé la main sur la garde de son épée. Ce fut alors au tour de Tarlach de s'incliner devant Brann. Il tonitrua son serment, faisant taire pour quelque temps la salle tout entière. Brann lui en sut gré et garda les mains posées au-dessus de l'arme du roi plus longtemps que nécessaire. Les deux hommes perçurent le lien solide qui se nouait entre eux. Ils se sentirent profondément frères, dans un combat qu'ils étaient prêts à livrer ensemble, tous deux souverains, responsables d'un peuple et de sa survie, même si l'un portait une charge autrement plus lourde que l'autre. Brann, ébranlé d'abord par la présence de Madenn puis par les insinuations de la voix inconnue, retrouva alors son aplomb. Du reste, nulle autre intervention intempestive ne se fit entendre jusqu'à la fin de la cérémonie. Toutefois, personne ne put ignorer que quelques chefs de clan n'étaient pas venus prêter hommage au roi-suprême. Le dernier à s'agenouiller devant Brann était un homme plutôt âgé, maigre et sec, les cheveux blancs. Il prononça la formule consacrée puis ajouta, la voix légèrement tremblante mais puissante :

Chapitre 1

— J'étais à Tara il y a neuf ans, mon seigneur, quand vous nous avez été présenté prisonnier. Je n'ai pas oublié votre courage ni l'espoir qu'il m'apporta alors. D'aucuns ici feraient bien de s'en rappeler. Car je ne suis pas le seul dans cette salle à avoir été présent. Moi, je le sais, la Lia fail criera lorsque votre main se posera sur elle.

Son regard assuré, empli d'une espérance sans faille, bouleversa Brann bien plus sûrement que les remises en cause de sa légitimité, auxquelles pourtant, il ne s'était pas attendu.



Table

Précédemment dans Erin	7
Prologue	13

Première partie

Chapitre I.....	21
Chapitre II.....	45
Chapitre III.....	67
Chapitre IV.....	95
Chapitre V.....	135
Chapitre VI.....	181
Chapitre VII.....	197
Chapitre VIII.....	217
Intermède.....	255

Deuxième partie

Chapitre IX.....	261
Chapitre X.....	289
Chapitre XI.....	307

Le Royaume perdu d'Erin

Chapitre XII.....	335
Chapitre XIII.....	357
Chapitre XIV.....	387
Chapitre XV.....	409

Annexe

Pour en apprendre un peu plus sur la mythologie celtique irlandaise	441
--	-----



web

www.editions-emmanuel.com

Conception couverture : Christophe Roger

Illustrations : © Nicolas Doucet

Image : Freepik.com

Relecture : Le Champ rond

Composition : Soft Office (38)

© Éditions Emmanuel, 2024

89, bd Auguste-Blanqui – 75013 Paris

www.editions-emmanuel.com

ISBN : 978-2-38433-180-2

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024



« Je suis Damhain qu'on surnomme l'immortel,
je suis la mémoire de la lignée des rois,
je suis le chanteur de souvenirs,
je suis le druide-barde du trône de Tara.
Comment vais-je pouvoir me tenir face au roi-
suprême, qui ignore tout ce que je lui ai caché ? »

Après un long exil en Armorique, où il s'est formé au métier des armes, Brann, l'héritier de la lignée légendaire des rois-suprêmes d'Erin, est enfin de retour sur sa terre natale. Il trouve une Irlande ravagée par l'occupation bretonne, les querelles internes et les attaques des gobelins.

Alors que, de batailles en coups d'éclat, Brann commence à gagner la confiance de son peuple, une nouvelle ennemie surgit. Car Medb, prétendante au trône d'Erin, en a la preuve : Brann est un imposteur.

Ce nouveau volume d'Erin nous entraîne dans un tourbillon d'aventures et d'émotions porté par un souffle épique magistral.

22 €

ISBN: 978-2-38433-180-2



9 782384 331802

www.editions-emmanuel.com